

ne lui offre que difficultés et graves tristesses. Il manque d'argent par suite de la ruine ou de la mauvaise foi de quelques libraires ; des œuvres qui intéressent sa gloire sont suspendues ; on calomnie son caractère public, sans égard aux sacrifices qu'il a faits pour l'établir irréprochable. Deux patries le réclament, la Grèce et l'Italie ; il satisfera à chacune en dédiant à la première sa traduction d'*Homère*, et à la seconde ses travaux sur *Dante*. Il aurait pu ajouter à ce dernier don des essais précieux sur *Petrarca*, et une admirable pièce lyrique sur *i Sepolcri*. Ses affections et sa santé affaiblie par le climat anglais, le rappellent dans la patrie de ses jeunes années ; il ira bientôt s'y fixer. Pauvre, mais fidèle à ses principes et à ses sentiments, il n'acceptera rien du gouvernement étranger ; il professera, autant pour ses plaisirs d'intelligence que pour les nécessités matérielles, la philosophie et la littérature. Voilà l'esprit de cette lettre : rien ne fut réalisé. Torquato avait pu choisir son dernier asile, il avait pu dire sans se tromper : Je mourrai là ; cette douceur manque à Foscolo. Le brillant soleil des îles Ioniennes n'éclaira pas ses jours difficiles ; en septembre 1827, il s'éteignait dans le sombre horizon de l'Angleterre. Quelques proscrits italiens, quelques Anglais avec eux, souscrivirent pour élever un monument à l'homme qui toujours avait défendu le droit éternellement violé de l'homme, sa liberté.

Comme Alfieri, le poète de Zante s'est peint dans un sonnet avec sont front sillonné, ses yeux creux et attentifs, ses cheveux fauves, ses joues desséchées son aspect hardi, ses lèvres épaisses et lentes au sourire, sa tête inclinée, sa démarche, sa pensée, son action et sa parole rapide. Il termine son image poétique par une intuition et un trait douloureux : « La prudence parle à ma raison ; mais mon cœur plein de vices et de repentir est en proie au délire. Habituellement je suis caché, toujours pensif et triste ; la crainte et l'espérance me